



HAL
open science

La tour de Babel revisitée dans *That Hideous Strength* de C.S. Lewis

Anne-Frédérique Mochel-Caballero

► **To cite this version:**

Anne-Frédérique Mochel-Caballero. La tour de Babel revisitée dans *That Hideous Strength* de C.S. Lewis. *Polysèmes*, 2021, 25, 10.4000/polysesemes.8795 . halshs-03726216

HAL Id: halshs-03726216

<https://shs.hal.science/halshs-03726216>

Submitted on 18 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Polysèmes

Revue d'études intertextuelles et intermédiaires

25 | 2021

Lieux revisités

La tour de Babel revisitée dans *That Hideous Strength* de C.S. Lewis

The Tower of Babel Revisited in That Hideous Strength by C.S. Lewis

Anne-Frédérique Mochel-Caballero



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/polysemes/8795>

DOI : 10.4000/polysemes.8795

ISSN : 2496-4212

Éditeur

SAIT

Référence électronique

Anne-Frédérique Mochel-Caballero, « La tour de Babel revisitée dans *That Hideous Strength* de C.S. Lewis », *Polysèmes* [En ligne], 25 | 2021, mis en ligne le 30 juin 2021, consulté le 11 juillet 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/polysemes/8795> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/polysemes.8795>

Ce document a été généré automatiquement le 11 juillet 2021.

Polysèmes

La tour de Babel revisitée dans *That Hideous Strength* de C.S. Lewis

The Tower of Babel Revisited in That Hideous Strength by C.S. Lewis

Anne-Frédérique Mochel-Caballero

- ¹ *The Ransom Trilogy* de C.S. Lewis est souvent classée dans la science-fiction. Toutefois, si les deux premiers volumes, *Out of the Silent Planet* (1938) et *Perelandra* (1943), font respectivement l'objet de voyages vers les planètes Mars et Vénus, dans le troisième, *That Hideous Strength* (1945), les projecteurs se tournent vers la Terre. Comme l'indique le sous-titre, « A Modern Fairy-Tale for Grown-Ups », l'on se situe davantage dans la *fantasy* que dans la science-fiction¹. Une bataille se livre, aux enjeux aussi bien cosmiques que personnels, car le récit suit la destinée d'un jeune couple d'universitaires, Mark et Jane Studdock, invités à choisir leur camp. Un mystérieux organisme tout-puissant, ironiquement désigné par l'acronyme N.I.C.E. (National Institute of Co-ordinated Experiments), cherche à instaurer une dictature mondiale², aidé de « Macrobies », esprits démoniaques à qui il a prêté allégeance. L'Institut aimerait s'assurer les services du jeune sociologue Mark, pour ses capacités à manier la plume, et encore davantage de son épouse, extralucide. Pour lutter contre ce mouvement, un petit groupe de résistants installe son quartier général dans le village de Sainte-Anne-sur-la-Colline, chez Ransom, protagoniste des deux précédents romans, devenu, suite à ses voyages interplanétaires, une véritable figure christique³. Le groupe se donne le nom de Logres, tandis que Ransom se fait appeler le Pendragon, en référence à la légende du roi Arthur⁴. Un des enjeux majeurs pour les deux camps est de retrouver le corps de Merlin l'enchanteur, endormi dans la forêt de Bracton, attenante à l'université, et de solliciter ses pouvoirs surnaturels après l'avoir fait revenir à la vie.
- ² Le roman puise son inspiration à de nombreuses sources, de la mythologie gréco-romaine à la légende arthurienne, en passant par des œuvres telles que *The Fairie Queene* ou *Paradise Lost*, dont Lewis était familier, en tant que professeur de littérature médiévale et de la Renaissance à Oxford et Cambridge. Toutefois, la dimension spirituelle y est prépondérante, comme dans tous ses écrits. Le récit biblique lui sert d'hypotexte, et sous-tend toute l'architectonique du roman. Le motif de la tour de Babel

apparaît dès le paratexte, puisque le titre et l'épigraphe constituent une citation d'un poète écossais du XVI^e siècle, Sir David Lindsay, décrivant précisément cette tour dans les termes suivants : « The shadow of that hyddeous strength sax myle and more it is of length » (3). Elle est associée d'emblée à la notion de puissance – de par l'emploi du terme « strength », signifiant « forteresse » dans le dialecte écossais du poème (Huttar 32) et de par la longueur mentionnée (six miles and more) –, ainsi que de négativité, suggérée par les termes « shadow » et « hyddeous ». L'épisode de Babel est évoqué de manière plus ou moins directe au cours du roman. Ainsi, Ransom explique à Merlin la raison pour laquelle le vieux druide a été rappelé d'entre les morts : « For the Hideous Strength confronts us and it is as in the days when Nimrod built a tower to reach heaven » (285). Dans le chapitre « Banquet at Belbury » (340, italiques ajoutés), une fois que le sort jeté par Merlin aux convives a rendu impossible le recours à un langage intelligible, le narrateur précise : « [Merlin] had left the dining-room as soon as the curse of Babel was well fixed upon the enemies » (348).

- 3 Lewis reprend dans *That Hideous Strength* le thème de la soif éperdue de pouvoir. Celle-ci se manifeste à Belbury comme elle le fit dans l'antique ville à la tour, selon la péripécie de la Genèse :

La terre entière se servait de la même langue et des mêmes mots, Or en se déplaçant vers l'orient, les hommes découvrirent une plaine dans le pays de Shinéar et y habitèrent. Ils se dirent l'un à l'autre, « Allons ! Moulons des briques et cuisons-les au four. » Les briques leur servirent de pierre et le bitume leur servit de mortier. « Allons ! dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel. Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre. » Le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils d'Adam.

« Eh, dit le Seigneur, ils ne sont tous qu'un peuple et qu'une langue et c'est là leur premier œuvre ! Maintenant, rien de ce qu'ils projettent de faire ne leur sera inaccessible ! Allons, descendons et brouillons ici leur langue, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres ! » De là, le Seigneur les dispersa sur toute la surface de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi lui donna-t-on le nom de Babel car c'est là que le Seigneur brouilla la langue de toute la terre, et c'est de là que le Seigneur dispersa les hommes sur toute la surface de la terre. (Genèse 11, 1-9)⁵

- 4 Le récit étiologique n'est pas explicite sur la teneur de la faute à Babel. Néanmoins, les théologiens au cours des siècles l'ont identifiée principalement au péché d'orgueil (Jeffrey 66). Quant aux moyens employés pour commettre l'acte peccamineux, il s'agit, d'une part, de se servir de la langue comme d'un « instrument de domination », selon l'expression de saint Augustin dans *La Cité de Dieu* (17). Il est question, d'autre part, de chercher à s'élever dans les hauteurs, en érigeant « une tour dont le sommet touche le ciel », demeure de Dieu, et ainsi, le supplanter⁶. Or, l'orgueil caractérise les personnages délétères du roman, et les procédés utilisés pour le satisfaire sont précisément le recours au langage comme outil de pouvoir et de manipulation, et la tentative d'échapper à la matérialité, perçue comme humiliation, en s'élevant au rang de l'esprit. Toutefois, selon un leitmotiv lewisien, le mal commis devient tôt ou tard subi. La parole du Christ, « [...] car, c'est de la façon dont vous jugez qu'on vous jugera, et c'est la mesure dont vous vous servez qui servira de mesure pour vous »⁷, est appliquée ici littéralement. L'intervention est surnaturelle, comme dans le texte biblique ; cependant, le serviteur de Dieu, Merlin, inflige le châtement plutôt que Dieu lui-même. Enfin, le petit noyau fidèle réuni à Sainte-Anne, non corrompu par

l'idéologie ambiante, vit dans les derniers chapitres une onction bienfaisante semblable à la Pentecôte néo-testamentaire.

Belbury, le pouvoir lié au langage et à la spiritualité

- 5 Le N.I.C.E. a installé son quartier général à Belbury, dont le nom évoque à la fois Babel et une forteresse, puisque c'est le sens du suffixe « bury » (Huttar 32). Mark s'y rend sur invitation, impressionné dans un premier temps de faire partie d'une coterie, d'un « petit cercle »⁸, dont les autres sont exclus. Le jeune homme se rend compte assez rapidement que le but du N.I.C.E. est de tromper le grand public quant à ses intentions, présentées au départ comme pacifiques, et de prendre le pouvoir pour instaurer une dictature, d'abord en Angleterre, puis à l'échelle planétaire. À cette fin, le N.I.C.E. compte utiliser le langage, notamment sous sa forme graphique, en ayant recours aux talents scripturaires de Mark. Le jeune homme doit écrire dans divers journaux, appartenant à la presse de qualité ou populaire, des articles orientés, voire mensongers, destinés à manipuler l'opinion publique.
- 6 Il s'agit par exemple de convaincre le plus grand nombre du bien-fondé de la décision de déplacer la population du magnifique petit village de Cure Hardy, d'inonder la vallée et de la transformer en réserve d'eau pour alimenter la ville d'Edgestow, elle-même privée de sa rivière artificiellement détournée. À l'instar de cet épisode, de nombreux passages du roman évoquent la dichotomie ville/campagne, car Lewis s'inscrit sur ce point dans la grande tradition romantique héritée de Wordsworth. On peut aussi y percevoir un écho du texte de la Genèse précisant que le projet immobilier de Babel comprend une ville, en plus de la célèbre tour. Les avancées technologiques préconisées par le N.I.C.E. se font au détriment de la nature et en dépit du bon sens, illustrant un des thèmes du roman, d'après Lewis : « Nature against Anti-Nature (modern industrialism, scientism and totalitarian politics) » (Hooper 2007, 498). Malgré une visite préalable sur les lieux, Mark a peu de scrupules, car il a toujours vécu dans l'abstraction et n'a jamais mesuré pleinement l'existence possible de réalités tangibles derrière les mots employés dans ses écrits. Ainsi, il a recours à des termes tels que « éléments », « classes », « populations », de préférence à « homme » ou « femme » (85). Ce comportement est problématique car, écrit M. Aeschliman, « Lewis insisted that man was not a thing, but an essence, a soul [...]. Persons are ultimate ends and ought never to be treated only as means; they always have the character of "thou" and ought never to be treated merely as "it" » (80).
- 7 Le N.I.C.E. demande également à Mark un compte rendu de l'émeute programmée à Edgestow avant même que celle-ci ait eu lieu (126). Le langage, dans ces exemples, est mis au service de la propagande du N.I.C.E. avec le but avoué – au moins en interne – de déformer les faits. La vérité objective devient sans importance, l'essentiel étant de parvenir à ses fins. Même si Mark conçoit intellectuellement la dimension répréhensible de sa tâche, il est grisé par le pouvoir des mots et en particulier par le fait d'écrire dans un journal tiré en des milliers d'exemplaires, au point d'en avoir des frissons (132). Il se situe, à cet instant du récit, dans le camp des adversaires lewisiens, qui, pour David Downing, abusent du langage principalement en ayant recours au mensonge et à l'excès d'abstraction (87).
- 8 Cependant, le jeune homme ressent un malaise dès son arrivée au N.I.C.E., car la manipulation caractérise cet Institut, non seulement dans ses rapports avec le monde

extérieur, mais également dans son fonctionnement interne. La méthode employée ne varie guère. Le N.I.C.E. commence par persuader, voire flatter sa proie pour endormir sa vigilance, puis durcit le discours en ayant recours à la menace et augmente ses exigences dès que la victime est prise au piège. Il conspire ainsi pour que Mark perde son poste de professeur à Bracton, l'empêchant de quitter l'Institut, tout en lui laissant l'impression d'être libre de choisir sa voie, au moins dans un premier temps. En réalité, une fois entré au N.I.C.E., il est impossible d'en ressortir, comme le prouve le cas de William Hingest, secrètement assassiné par la police de l'Institut pour avoir voulu prendre ses distances. La manipulation s'opère par l'intermédiaire du langage et, pour gagner en efficace, Belbury cultive la confusion, sans soupçonner la dimension proleptique de cette notion, au cœur du châtement final dans le récit biblique et dans l'hypertexte⁹.

- 9 Le flou entretenu, caractéristique du fonctionnement de l'Institut, est illustré en particulier par la personne du vice-président du N.I.C.E., Wither. Lors de sa première rencontre avec Wither, Mark a l'impression de se trouver devant une personne fuyante à l'extrême. Ses paroles et ses gestes semblent traduire un réel empressement ; néanmoins, Mark se rend compte rapidement de la superficialité de sa politesse. C'est un homme dont il est impossible d'obtenir une réponse précise, décrit par l'écrivain Graham Greene comme « a Deputy Director who talks as a crab walks » (Hooper 1997, 239). Mark aimerait être renseigné sur son statut au N.I.C.E. et sur son salaire. Toutefois, les questions pécuniaires, ainsi que toutes celles se rapportant à la sphère du matériel, sont soigneusement éludées par Wither. Ce mépris apparent n'empêche pas le N.I.C.E. de faire preuve de prosaïsme en présentant à Mark une facture conséquente à la fin de sa première semaine de séjour à Belbury.
- 10 L'imprécision des instructions du N.I.C.E. est encore illustrée dans une conversation téléphonique entre le vice-président et Stone, un agent de l'Institut tombé en disgrâce pour une raison inconnue du lecteur :

“But what do you want me to do, Sir?”

“My dear young friend, the golden rule is very simple. There are only two errors which would be fatal [...]. On the one hand, anything like a lack of initiative or enterprise would be disastrous. On the other, the slightest approach to unauthorised action [...] might have consequences from which even I could not protect you. But as long as you keep clear of these two extremes, there is no reason (speaking unofficially) why you should not be perfectly safe.” (250)
- 11 Le chef de la police du N.I.C.E., Miss Hardcastle, explique ainsi les méthodes de son supérieur à Mark : « Making things clear is the one thing the D. D. can't stand [...] That's not how he runs the place » (95).
- 12 L'absence de clarté de Wither n'est pas pour autant synonyme de mollesse ou de tolérance. Ses phrases sont systématiquement ponctuées d'onomatopées marquant l'hésitation, de termes d'affection à l'adresse de l'interlocuteur et il ne peut se résoudre à prononcer des mots crus tel qu'« aphrodisiaque ». Pourtant, il sait être univoque lorsqu'il s'agit de se faire obéir. Ainsi, Mark ne peut ignorer la volonté de Wither d'accueillir son épouse, Jane, à Belbury. La formulation du vice-président s'apparente à un chantage affectif : celui-ci prétend s'intéresser au bien-être physique de Jane, puis se dit blessé par le manque de confiance de Mark. Lorsque ces stratagèmes s'avèrent insuffisants, une forme d'intimidation plus agressive prend le relais : Mark apprend en effet par Wither que son portefeuille a été retrouvé près du cadavre de Hingest et la

protection du N.I.C.E. lui est proposée en échange de sa soumission. Il comprend alors qu'il est pris au piège de l'Institut.

- 13 La confusion entretenue par le N.I.C.E. est rendue possible par la remise en question systématique des notions de vérité et de réalité objectives. Comme il l'écrit dans la préface du roman, Lewis entend dénoncer une idéologie combattue sur le plan théorique dans *The Abolition of Man* (1943). Dans ce petit volume, il réagit face à un manuel scolaire publié à l'époque et prônant le relativisme moral. Il y met en garde contre le subjectivisme et le scientisme, qui auront, selon lui, pour conséquence de produire des « men without chests » (7), la poitrine, centre de la magnanimité ou du sentiment, étant l'élément indispensable pour faire la liaison entre la tête et le ventre, c'est-à-dire entre l'intellect et l'animalité. Le résultat ultime sera la perte de l'humanité évoquée dans le titre¹⁰.
- 14 Le secret du pouvoir de Wither – et du N.I.C.E. en général – est d'entretenir la terreur par le moyen de la confusion, maintenue notamment grâce à l'habileté à utiliser les mots. Dans le cas de Wither, cette confusion est telle qu'elle affecte son enveloppe corporelle au même titre que son langage. Ce personnage illustre une autre facette des machinations de l'Institut, présente en filigrane dans le récit archétypal de la Genèse.
- 15 La construction de la tour de Babel peut être envisagée comme une tentative de s'élever vers le ciel, symboliquement assimilé à l'esprit, en se détachant par la même occasion de la terre, de la matière et de ses obligations. C'est une représentation du mal très présente chez Lewis : après sa conversion, il prend en effet ses distances avec Platon sur ce point précis, en insistant sur la nécessité de ne pas rejeter le corps au détriment de l'esprit et de ne pas associer systématiquement la matière et le mal. Ainsi, dans *The Great Divorce*, Lewis imagine un enfer sans consistance, dont les habitants sont des fantômes, tandis que le paradis est peuplé de « solid people » (25)¹¹.
- 16 Or, le personnage affublé du patronyme de « Wither », décrit physiquement lors de sa première rencontre avec Mark comme ayant des traits imprécis et des yeux bleu délavé, semble perdre en matérialité – et en humanité – au fur et à mesure que se déroule le récit. Ainsi, lorsqu'il menace Mark de le faire accuser du meurtre de Hingest, la fin de conversation laisse apparaître, de manière fugace et proleptique, son être véritable : « The widely opened mouth looked all at once like the mouth of some enraged animal : what had been the senile vagueness of the eyes became an absence of all specifically human expression » (209). Cette formulation met en évidence la corruption du personnage, en ce qu'elle rappelle les représentations de Satan populaires aux XIV^e et XV^e siècles, d'après Chad P. Stutz : « Grotesque depictions of Satan emphasized a contorted or perverse physicality, often portraying him as some kind of animal-human hybrid » (212). Elle évoque également l'homme « sans poitrine » ayant perdu son humanité, mentionné dans *The Abolition of Man*¹².
- 17 Le lecteur apprend plus tard que Wither a réussi à se libérer de ce que le narrateur appelle dans un autre contexte « the sweet humiliations of organic life » (322) au point de ne pratiquement plus éprouver le besoin de dormir et de ne plus réagir aux sollicitations des sens : « He had learned to withdraw most of his consciousness from the task of living [...]. Colours, tastes, smells and tactual sensations no doubt bombarded his physical senses in the normal manner: they did not reach his ego » (247). Ce mouvement de détachement est décrit à la fin du chapitre neuf comme une sorte d'incarnation infernale (201). Si le terme « incarnate » semble antinomique

dans ce contexte, il est utilisé pour évoquer l'exact inverse de l'incarnation divine, où l'esprit a accepté de s'humilier en prenant corps lors de la kénose¹³.

- 18 Wither a, d'autre part, acquiesce à la capacité de se détacher de son corps : des effigies de sa personne se manifestent dans tout le domaine de Belbury, donnant l'impression à ses résidents d'être surveillés en permanence, tandis que lui-même reste assis dans son bureau. D'après le narrateur, ce pouvoir semble lui avoir été accordé par les forces du mal lors d'une sorte de pacte faustien : « Or it may, after all, be that souls who have lost the intellectual good do indeed receive in return, and for a short period, the vain privilege of thus reproducing themselves in many places as wraiths » (210).
- 19 Un autre dirigeant du N.I.C.E., le scientifique Filostrato, désire échapper au cycle de la vie, au besoin de naître, de se reproduire et de mourir. Il est obsédé par la propreté au point qu'il aimerait remplacer les arbres par des imitations en métal (169). Cette opposition pourrait être inspirée du poème épique d'Edmund Spenser, *The Faerie Queene*. Dans un essai intitulé « Belpheobe, Amoret and the Garden of Adonis », Lewis mentionne deux jardins décrits dans le poème, « The Garden of Adonis » et « The Bower of Bliss ». Alors que le premier est naturel, le deuxième est caractérisé par son artificialité et abrite des fruits en métal. Les deux jardins sont pour lui une image de l'amour, l'un véritable, l'autre trompeur (45-46).
- 20 Filostrato admire la lune, car il clame que ses habitants ont presque réussi à se débarrasser de la vie organique (173). Il fait référence à une croyance médiévale inspirée d'Aristote et exposée par Lewis dans *The Discarded Image*, selon laquelle la lune constituerait une frontière entre la terre, caractérisée par la vie organique, et le ciel, domaine des dieux (3-4). Le scientifique du N.I.C.E. rêve d'imiter les Sélénites, voire de les surpasser :
- [This institute] is for the conquest of death; or for the conquest of organic life, if you prefer. They are the same thing. It is to bring out of that cocoon of organic life which sheltered the babyhood of mind the New Man, the man who will not die, the artificial man, free from Nature. (173-174)
- 21 Tous les dirigeants du N.I.C.E. ont un objectif commun, celui de dominer la nature, mais leurs méthodes diffèrent. Filostrato illustre le scientisme : il croit à la toute-puissance de la science et ne soupçonne pas la dimension spirituelle de l'Institut. D'autres membres, en revanche, n'hésitent pas à associer la magie à la science, d'où, par exemple, leur désir de rallier Merlin à leur cause et leur association avec des puissances démoniaques. Dans *The Abolition of Man*, Lewis cite la science et la magie comme deux techniques parallèles, dont le but est de soumettre la réalité aux désirs des hommes, et devenant dangereuses lorsqu'elles sont des fins en soi (46).
- 22 À Belbury, l'esprit cherche à se libérer du corps, à rendre la nature esclave. Le but ultime de l'homme corrompu est décrit ainsi : « to shake off that limitation of his powers which mercy had imposed upon him as a protection from the full results of his fall » (200). En se libérant des obligations du corps le rattachant à la vie terrestre, l'homme devient avant l'heure un esprit malfaisant, dont il connaît à la fois le quotidien et le pouvoir (201).
- 23 Construire une tour touchant le ciel a aussi été interprété comme un moyen utilisé par l'hubris des hommes pour tenter d'atteindre Dieu, c'est-à-dire d'être au même niveau que lui, voire de l'évincer. De même, à Belbury, on cherche à s'appropriier le pouvoir en contrefaisant les qualités divines¹⁴.

- 24 Ainsi, l'ubiquité du vice-président (107) est une pâle imitation de l'omniprésence divine, et dans le but de rallier Mark à leur cause, Wither suggère « a real change of heart » (237), simulacre de la nouvelle naissance johannique¹⁵. Par ailleurs, il fait référence aux membres du N.I.C.E. en termes de communauté religieuse en invoquant les notions de famille – « you will find us a very happy family » (52) – et de fratrie – « we regard ourselves here as being so many brothers and – er sisters » (203).
- 25 À Sainte-Anne règne un chef bien établi, Ransom. Merlin lui-même reconnaît son autorité sans difficulté une fois qu'il a pris conscience de sa véritable identité. En revanche, à Belbury, si « the Head » est sans cesse mentionné, il est presque impossible de savoir de qui il s'agit réellement. Mark pense d'abord au président, Jules, puis à Wither, avant de découvrir l'existence de la tête du criminel guillotiné Alcasan, maintenue en vie de façon artificielle, apparemment douée de parole, et à laquelle il doit se subordonner. Il apprend plus tard qu'en réalité, les « Macrobes », tels les démons néo-testamentaires, se servent de ce reste de corps humain comme moyen de communication. Dirigé par des esprits mauvais, Belbury est donc littéralement, comme Babel dans *Paradise Lost*, « the mouth of Hell » (272). La tête d'Alcasan, mise en avant comme une figure paternelle (209), est une simple caricature (« The Head... he's not patient » [209]), à l'instar de Belbury dans son ensemble. Il n'est la Tête que littéralement et nominalement, car il est lui-même un être souffrant, non consentant et manipulé par des forces supérieures malfaisantes (314). Cette tête est pourtant présentée par le prêtre renégat Straik comme la véritable divinité, dont le Christ n'était qu'un symbole annonciateur¹⁶.
- 26 Toutes les facettes maléfiques décelables dans le récit fondateur sont donc présentes à Belbury. Les manipulations langagières constituent l'arme principale de l'Institut et ses ambitions sont cosmiques.

Le banquet à Belbury et la descente des esprits sur Sainte-Anne

- 27 Malgré l'extrême maîtrise linguistique de Wither et de ses complices, celle-ci est limitée à l'anglais. Or, le lecteur apprend par la bouche de Ransom l'existence d'une langue bien plus puissante, appelée la « Grande Langue ». Il ne s'agit pas simplement d'une langue universelle comme celle mentionnée dans la Genèse. Le narrateur la dit antérieure à la chute et utilisée par les *eldils*, c'est-à-dire les esprits des planètes¹⁷. Cette langue parfaite offre une entière adéquation entre les réalités exprimées et les sons, entre les signifiants et les signifiés, à l'instar de celle évoquée par Platon dans le *Cratyle*¹⁸. Elle a véritablement le pouvoir d'accomplir ce qu'elle prononce et, à sa lumière, les manipulations langagières pratiquées à Belbury font figure encore une fois de simple contrefaçon. C'est la langue employée par Merlin qui déchaîne la némésis sur Belbury.
- 28 Finalement, le langage constitue le talon d'Achille du N.I.C.E. : « We are regrettably weak on the philological side » (272) ¹⁹, commentent-ils devant leur incapacité à communiquer avec le clochard pris pour Merlin. Lorsque le véritable Merlin s'introduit à Belbury grâce à cette faille, il hypnotise d'emblée le clochard et réduit Frost au silence, l'empêchant d'exprimer ses réticences.

- 29 Il existe, pour Lewis, une spirale descendante vers le mal. Cette thématique revient fréquemment dans sa fiction et se construit notamment autour de la notion de langage devenu inintelligible. Ainsi, dans *The Magician's Nephew*, premier volume des *Chronicles of Narnia*²⁰, l'oncle Andrew entend d'abord le chant créateur d'Aslan, mais à la vue du Lion, persuadé d'être victime d'une illusion, il devient inapte à le saisir. Il ne comprend pas davantage les animaux s'adressant à lui un peu plus tard et est opposé en cela aux personnages n'ayant pas choisi la voie du mal. Il s'agit d'un exemple d'inversion de la théorie freudienne du « désir pris pour une réalité », dénoncée par Lewis dans *The Pilgrim's Regress* (62), selon laquelle les chrétiens désirent tant l'existence de Dieu qu'ils s'en persuadent. Cette scène en appelle une autre. Les mésaventures de l'oncle Andrew présentent des similitudes avec celles de Weston chez le peuple martien des *hrossa* dans *Out of the Silent Planet*, le premier volume de la *Ransom Trilogy*. À l'instar de l'oncle Andrew, Weston est dans l'incapacité totale de comprendre le langage des habitants de Mars et interprète leur rire comme un rugissement, persuadé de leur absence de raison à cause de leur apparence animale.
- 30 Dans le cas de l'oncle Andrew, comme dans celui de Weston, l'incompréhension linguistique résulte en une humiliation par le ridicule, et la scène où les animaux arrosent le vieil homme pris pour une plante est l'écho de celle où Weston subit une douche calmante ; dans les deux cas, aux dépens de la personne ayant commis une faute – l'oncle Andrew a torturé des animaux et Weston a tué un *hross*. La scène punitive consiste surtout à se gausser publiquement d'un individu engoncé dans sa fatuité, probablement dans l'espoir qu'il puisse rire de lui-même²¹ car aux yeux de Lewis, cette capacité constitue un premier pas vers l'abandon de l'autolâtrie, étape indispensable dans le processus de rédemption²².
- 31 Ces thèmes sont présents de manière plus marquée encore à Belbury. La scène des deux plus puissants manipulateurs de l'Institut, Frost et Wither, cédant aux moindres désirs d'un clochard malodorant, dupés en raison de leur incapacité à déchiffrer la situation de communication, c'est-à-dire son langage corporel et les circonstances de sa découverte, rappelle les épisodes susmentionnés de par sa dimension grotesque²³, et du fait que les oppresseurs se trouvent pris à leur propre piège. En l'occurrence, ils prennent son silence pour une incapacité à comprendre les différentes langues auxquelles ils l'exposent alors que son mutisme est volontaire et motivé par la prudence. Ainsi, le refus de communiquer du clochard les empêche d'utiliser leurs armes et les réduit à l'impuissance. Toutefois, la situation à Belbury est incomparable à celle de Malacandra (nom donné à la planète Mars dans la *Ransom Trilogy*) ou de Narnia ; en effet, le mal y a pris des proportions quasi-planétaires. Les coupables ne sont pas simplement ridiculisés ; le sang coule, d'où peut-être l'allusion funeste contenue dans le mot « Belbury » et absente de « Babel ». La scène du jugement est à la mesure du mal commis. Les dirigeants du N.I.C.E. ont fait appel aux puissances surnaturelles, et doivent en subir les conséquences, explique Ransom à Merlin :
- The Hideous Strength holds all this Earth in its fist to squeeze as it wishes. But for their one mistake, there would be no hope left. If of their own evil will they had not broken the frontier and let in the celestial Powers, this would be their moment of victory. Their own strength has betrayed them. They have gone to the gods who would not have come to them, and pulled down Deep Heaven on their heads. Therefore, they will die. (291)
- 32 La confusion voulue et cultivée de Wither, et du N.I.C.E. en général, devient subie lors du banquet, où se reproduit la malédiction de Babel. Pendant le dîner, Merlin, avec

l'aide de Mercure, accomplit son œuvre perturbatrice. Jules, président fantoche du N.I.C.E., tient un discours de plus en plus incohérent : au départ, il s'agit simplement de mots insolites faisant irruption dans des phrases sensées, puis, les néologismes s'accumulent, produisant un flot de non-sens. Lorsque Wither se lève pour tenter de reprendre la situation en main, il est victime du même phénomène. Cette indésirable glossolalie s'étend bientôt à l'assemblée entière et le désordre s'installe. Le vernis de la civilisation s'écaille rapidement et les convives, guidés par leurs pulsions égoïstes et par la peur presque animale de ne plus pouvoir quitter ce lieu et d'y périr, se mettent à s'entretuer avant même l'intervention de véritables animaux sauvages. Chaque tentative d'élaborer un plan de défense échoue, en raison de l'impossibilité de communiquer.

- 33 Le langage instrument semble avoir acquis une autonomie propre. Ces êtres intelligents et s'estimant raffinés perdent le contrôle d'eux-mêmes et la faculté de s'exprimer de manière intelligible, donnant l'impression d'être devenus simples d'esprit, ou redevenus des enfants, deux catégories également méprisables à leurs yeux, mais louées dans les Évangiles²⁴. Ainsi que le profère Merlin, en des termes augustinien²⁵ : « *Qui Verbum Dei contempserunt, eis auferetur etiam verbum hominis* » (« They that have despised the word of God, from them shall the word of man also be taken away ») (348).
- 34 La scène du massacre final peut sembler choquante²⁶, s'apparentant davantage à la littérature antique qu'à celle du vingtième siècle. Elle évoque par exemple la mise à mort des prétendants de Pénélope par Ulysse – autre scène de banquet comprenant un clochard à l'identité usurpée – de par son insistance sur les détails physiques du carnage²⁷. L'animalité triomphe, la nature sous sa forme la plus dangereuse et sauvage se rebelle. L'heure de la vengeance a sonné, car Belbury manifestait son mépris de la nature, entre autres, par la pratique de la torture – sous des prétextes scientifiques – sur une foule d'animaux retenus prisonniers dans les laboratoires du N.I.C.E.²⁸ avant d'être délivrés par Merlin. La scène de l'éléphant pénétrant dans la salle du banquet revêt une dimension à la fois apocalyptique et archétypale :
- [...] continuously trampling like a girl treading grapes, heavily and soon wetly tramping in a patch of blood and bones, of flesh, wine, fruit, and sodden tablecloth. Something more than danger darted from the sight into Mark's brain. The pride and insolent glory of the beast, the carelessness of its killings, seemed to crush his spirit even as its flat feet were crushing women and men. (346-347)
- 35 Le champ lexical rappelle la « vendange dans la grande cuve de la colère de Dieu » de l'Apocalypse 14, 17-20, où sang et vin sont assimilés à part égale. L'accent est porté sur les corps nus et sanguinolents, les chairs déchirées, le craquement des os, les odeurs et les saveurs curieusement alléchantes parce que rapportées par un narrateur ayant choisi, l'espace de quelques paragraphes, une focalisation interne animale : « [The bear] was thinking of warm, salt tastes, of the pleasant resistances of bone, of things to crunch and lick and worry » (348). Tous les sens sont sollicités et exacerbés. Ces détails sont à interpréter dans le cadre de la problématique de l'importance de la chair, appelée à être pleinement rédimée au même titre que l'esprit dans la vision lewisienne, mais rejetée par ces personnages pétris d'orgueil, aspirant à la spiritualité des cieux au point de vouloir nier leurs besoins corporels. À présent, chacun d'entre eux se voit dans l'obligation d'admettre l'existence de ce corps dédaigné, en raison de la souffrance et des sensations de terreur éprouvées. Là encore, la sanction est intimement liée à la faute.

36 *That Hideous Strength*, contrairement à la péricope de la Genèse, ne s'achève pas sur la malédiction de Babel. Comme dans le texte biblique, impossibilité de communiquer et dispersion – jusqu'à l'extrême, du fait de la mort des intriguants – marquent le temps du châtement. Néanmoins, ce moment est concomitant, dans la diégèse, à celui de la bénédiction de la Pentecôte²⁹ où a lieu un rassemblement, où l'onction descend du ciel, où il est question de vie et de puissance nouvelles. À Sainte-Anne, tous sont réunis et attendent la délivrance d'en haut, à l'instar des disciples à Jérusalem. La descente des esprits se manifeste par une perte de contrôle de soi, tout comme à Belbury ; cependant, aucun effet maléfique ne l'accompagne, ainsi qu'en témoigne l'arrivée de Mercure à Sainte-Anne :

Now of a sudden they all began talking loudly at once, each, contentiously but delightedly, interrupting the others. A stranger coming into the kitchen would have thought they were drunk, not soddenly but gaily drunk: would have seen heads bent close together, eyes dancing, an excited wealth of gesture. What they said, none of the party could ever afterwards remember [...] but all agreed that they had been extraordinarily witty. [...] A moment after and they were all silent. Calm fell, as suddenly as when one goes out of the wind behind a wall. (318)

L'association avec le vent, avec l'ivresse, les langues qui se délient de façon quasi-miraculeuse sans implication de la volonté individuelle sont autant d'éléments rappelant le récit de la Pentecôte dans le livre des Actes des Apôtres³⁰.

37 D'autres esprits descendent suite à Mercure, avec diverses conséquences, Vénus, Mars, Saturne, et enfin Jupiter. Leur mission accomplie, ils se retirent. Seule s'attarde Vénus, objet d'une tendresse particulière de la part de Lewis et de Ransom. La présence de la déesse de l'amour charnel contrecarre l'ambiance de mort et de destruction des scènes précédentes, en apportant chaleur et fécondité en plein cœur de l'hiver. Hommes et bêtes subissent son influence, les couples se retrouvent et s'assemblent, la vie éclate, la chair triomphe.

38 Cette descente de Vénus constitue une variation de la Pentecôte, porteuse de vie nouvelle et d'espoir. Après le langage exprimé par la bouche, celui du corps est à l'honneur. La dernière vision offerte au lecteur est celle de Jane marchant dans le jardin, en direction du pavillon où l'attend son mari, dont la nudité est suggérée par la manche de chemise dépassant de la fenêtre ouverte. Le roman s'achève dans une ambiance de sensualité, comme un rappel de la bonté intrinsèque de la matière, subvertie par le mal depuis la chute, dont le mouvement descendant se trouve inversé, ne serait-ce qu'à titre provisoire, à la fin de *That Hideous Strength*.

39 Après avoir illustré la chute des anges dans *Out of the Silent Planet*, et imaginé une variante de la tentation d'Ève dans le monde prélapsaire de *Perelandra*, Lewis opte pour une réécriture du récit de la tour de Babel dans le troisième volume de la *Ransom Trilogy*. Il y explore divers moyens utilisés par les êtres humains pour tenter de se rebeller contre leur Créateur, résumés dans la formule téléologique de l'ecclésiastique apostat, Straik : « Man on the Throne of the Universe » (175). En traitant dans *That Hideous Strength* de formes du mal constatées à son époque – dont la plupart sont encore d'actualité³¹ –, tout en faisant écho aux différentes manifestations funestes décelables dans la symbolique de la Babel vétéro-testamentaire, Lewis donne au texte biblique une résonance nouvelle. Par ailleurs, en choisissant d'évoquer la Pentecôte, il comble en partie l'immense fossé temporel séparant le lecteur du texte étimologique et met en exergue la dimension typologique de l'épisode de Babel. En effet, selon le Nouveau Testament, lors de l'incarnation, Dieu est descendu sur terre en la personne

de son Fils, non plus pour disperser et punir, mais avec une mission de rassemblement et de salut. Ce message parcourt tout l'œuvre de Lewis.

BIBLIOGRAPHIE

- Aeschliman, Michael D. *The Restitution of Man, C.S. Lewis and the Case Against Scientism*. Grand Rapids: W. B. Eerdmans Publishing Co., 1983.
- Augustin (saint). « De Babylone et de la confusion des langues ». *La Cité de Dieu*. Pierre Lombert (trad.). Bourges : 1818. [Tome 3, Livre 16, Chapitre 4, 15-18].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2992859/f16.item>
- Downing, David C. *Planets in Peril, A Critical Study of C.S. Lewis's Ransom Trilogy*. Amherst: The U of Massachusetts P, 1992.
- Hannay, Margaret. "Arthurian & Cosmic Myth in *That Hideous Strength*". *Mythlore*. 2.2 (Autumn 1970): 7-9.
- Homère. *L'Odyssée*. Victor Bérard (trad.). Paris : Armand Colin, 1984.
- Hooper, Walter. *C.S. Lewis, A Companion and Guide* (1996). London: HarperCollins (Fount Paperbacks), 1997.
- Hooper, Walter. (ed.). *The Collected Letters of C.S. Lewis, volume 3, Narnia, Cambridge, and Joy 1950-1963*. New York: HarperSanFrancisco, a Division of Harper Collins Publishers, 2007.
- Huttar, Charles A. "How Much Does *That Hideous Strength* Owe to Charles Williams?". *Sehnsucht: The C.S. Lewis Journal*, 9 (2015): 19-46.
- Jeffrey, David Lyle (ed.). "Babel". *A Dictionary of Biblical Tradition in English Literature*. Grand Rapids: W.B. Eerdmans, 1992.
- Lewis, Clive Staples. *The Pilgrim's Regress, An Allegorical Apology for Christianity, Reason and Romanticism* (1933). Grand Rapids: W.B. Eerdmans, 1992.
- Lewis, Clive Staples. *The Allegory of Love, A Study in Medieval Tradition* (1936). New York: Oxford UP, 1970.
- Lewis, Clive Staples. *Out of the Silent Planet* (1938). New York: Scribner, 2003.
- Lewis, Clive Staples. *The Abolition of Man* (1943). London: Collins (Fount Paperbacks), 1978.
- Lewis, Clive Staples. *Perelandra* (1944). New York: Scribner, 2003.
- Lewis, Clive Staples. *That Hideous Strength* (1945) New York: Scribner, 2003.
- Lewis, Clive Staples. *The Great Divorce* (1946). New York: HarperCollins, 2001.
- Lewis, Clive Staples. "Vivisection" (1947). *Essay Collection, Literature, Philosophy and Short Stories*. Lesley Walmsley (ed.), London: Harper Collins, 2002, 285-289.
- Lewis, Clive Staples. *The Magician's Nephew* (1955). London: Collins (Lions), 1988.

- Lewis, Clive Staples. « The Inner Ring » (1962). *Essay Collection, Literature, Philosophy and Short Stories*. Lesley Walmsley (ed.), London: Harper Collins, 2002, 313-320.
- Lewis, Clive Staples. « Belphoebe, Amoret and the Garden of Adonis ». *Spenser's Images of Life*. Alistair Fowler (ed.). Cambridge: Cambridge UP, 1967.
- Low, Anthony. "The Image of the Tower in *Paradise Lost*". *Studies in English Literature 1500-1900*, 10.1 (Winter 1970), *The English Renaissance*: 171-181.
- Milton, John. *Paradise Lost* (1667). London: Penguin Classics, 2003.
- Mochel-Caballero, Anne-Frédérique. *L'Évangile selon C.S. Lewis, Le dépassement du masculin-féminin dans la quête de Dieu*. Villeneuve d'Ascq : PU du Septentrion, 2011.
- Molière. *Le Tartuffe* (1669). Paris : Gallimard, « Folio classique », 2013.
- Myers, Doris E. "Law and Disorder: Two Settings in *That Hideous Strength*". *Mythlore*, 19.1 (Winter 1993): 9-14.
- Patterson, Nancy-Lou. "Banquet at Belbury, Festival and Horror in *That Hideous Strength*". *Mythlore*, 8.3 (Autumn 1981): 7-14.
- Platon. *Cratyle. Œuvres de Platon*, Tome XI. Victor Cousin (trad.). Paris : Rey et Gravier, 1837.
- Schakel, Peter J. "*That Hideous Strength* in Lewis and Orwell: A Comparison and Contrast". *Mythlore*, 13.4 (Summer 1987): 36-40.
- Shippey, Tom A. "*The Ransom Trilogy*". *The Cambridge Companion to C.S. Lewis*. Robert MacSwain, Michael Ward (eds.). Cambridge: Cambridge UP, 2010, 237-250.
- Stutz, Chad P. "No 'Sombre Satan': C.S. Lewis, Milton, and Re-presentations of the Diabolical". *Religion and the Arts*, 9 (3-4), November 2005: 208-223.
- Waggoner, Diana. *The Hills of Faraway: A Guide to Fantasy*. New York: Atheneum, 1978.

NOTES

1. Même les deux premiers volumes n'appartiennent pas au genre de la science-fiction pure, car les voyages dans l'espace ne sont pas expliqués scientifiquement. David Downing qualifie la trilogie complète de « interplanetary fantasy » (34) et précise que Lewis y mélange les genres de manière délibérée (141).
2. Comme *1984* de George Orwell, publié 4 ans plus tard, le système politique décrit dans *That Hideous Strength* s'inspire à la fois du nazisme et du stalinisme. Il est question par exemple de « sterilization of the unfit, liquidation of backward races », « selective breeding » (40) (Voir Schakel 36).
3. Il souffre notamment d'une blessure au talon (112), suite à son combat contre le démon sur Vénus, illustrant le proto-évangile de Genèse 3, 15, où Dieu maudit le serpent en ces termes : « Je mettrai l'hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance. Celle-ci te meurtrira à la tête et toi, tu la meurtriras au talon ».
4. « Logres (the Arthurian ideal) fighting Britain (secular reality) symbolizes the war between good and evil, between the fallen and unfallen angels. The earth is demonstrated to be "enemy-held territory" in Arthurian terms » (Hannay 7).
5. Toutes les références bibliques proviennent de la Traduction Œcuménique de la Bible.
6. « The Tower of Babel is a traditional symbol of Man's impious pride. The Fathers liked to use it as an illustration of Man's most outrageous desire to set himself up in rivalry with his Maker » (Low 172).

7. Matthieu 7, 2. Voir aussi Sagesse 11, 16 (« [...] on est puni par où l'on a péché. »).
8. Voir l'essai « The Inner Ring » (Lewis 1962).
9. En Genèse 11, 9, Babel est associé au verbe hébreu « balal » qui signifie « brouiller », « confondre ».
10. « The Chest – Magnanimity – Sentiment – these are the indispensable liaison officers between cerebral man and visceral man. It may even be said that it is by this middle element that man is man: for by his intellect he is mere spirit and by his appetite mere animal » (19).
11. Pour plus de détails sur ce point, voir Mochel-Caballero 131-169.
12. Ici, les deux extrêmes, « mere spirit » et « mere animal » sont invoqués dans la même image. Pour Lewis, un excès n'exclut pas forcément l'autre, au contraire : « Opposite evils, far from balancing, aggravate each other » (1933, 207).
13. La kénose, ou mouvement d'abaissement, est décrite ainsi en Philippiens 2, 7-8 : « Mais [Jésus Christ] s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, et, reconnu à son aspect comme un homme, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix ».
14. Comme le fait remarquer Doris E. Myers, Belbury est également, à son insu, une imitation diabolique de l'Éden représenté par Sainte-Anne : « The buildings and grounds of St. Anne's are a kind of Eden, a place where people live in harmony with each other, with animals, and with supernatural beings. The buildings and grounds of Belbury are a second Babel, where people live in fearful confusion, trapped between animals intended for vivisection and the evil spirit that speaks through the Head » (9).
15. « Jésus lui répondit : "En vérité, en vérité, je te le dis : à moins de naître de nouveau, nul ne peut voir le Royaume de Dieu" », Jean 3, 3. Voir aussi Ezéchiel 36, 26 : « Je vous donnerai un cœur neuf et je mettrai en vous un esprit neuf ; j'enlèverai de votre corps le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair ».
16. « You will look upon one who was killed and is still alive. The resurrection of Jesus in the Bible was a symbol: tonight you shall see what it symbolized. This is real Man at last [...] » (174).
17. « For this was the language spoken before the Fall and beyond the moon and the meanings were not given to the syllables by chance, or skill, or long tradition, but truly inherent in them as the shape of the great Sun is inherent in the little waterdrop. This was Language herself, as she first sprang at Maleldil's bidding out of the molten quicksilver of the star called Mercury on Earth, but Viritrilbia in Deep Heaven » (226).
18. « Mais le nom le mieux fait est celui qui se compose entièrement, ou du moins en grande partie, d'éléments semblables aux choses, car ce sont là ceux qui conviennent ; le nom le plus mal fait est celui qui n'en renferme aucun » (143).
19. Par contraste, Ransom est philologue de profession, ce qui a fait dire à certains critiques qu'il était une figure de Tolkien, mais ce dernier lui-même ne s'y reconnaissait pas (Downing 127). D'autres le perçoivent davantage comme un double de Lewis (Patterson 13). D. Downing, quant à lui, note de fortes ressemblances avec Lewis dans les deux premiers volumes de la trilogie (118), mais affirme qu'il se rapproche davantage de Charles Williams dans ce troisième volume (133).
20. Il s'agit du premier volume dans la chronologie du récit, mais le dernier à avoir été écrit et le sixième à avoir été publié (1955).
21. Il s'agit d'une des fonctions de la comédie, selon Molière dans la préface du *Tartuffe* : « Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés » (37).
22. Voir Mochel-Caballero 213-242.
23. S'inscrivant dans la tradition populaire médiévale, et à contre-courant du Satan de Milton, Lewis choisit de donner à ses représentations du mal une dimension grotesque, d'après Chad P. Stutz (210).

24. « Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux. » Matthieu 5, 3 ; « En vérité, je vous le déclare, si vous ne changez et ne devenez comme les enfants, non, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux » Matthieu 18, 3.
25. « Comme la langue est l'instrument de la domination, c'est en cette partie que l'orgueil a été puni : tellement que l'homme, qui n'avait pas voulu écouter les commandements de Dieu, n'a point été à son tour entendu des hommes, quand il leur commandait quelque chose » (17).
26. Certains critiques s'en sont émus. Ainsi, Diana Waggoner l'a qualifiée de « one of the most savage scenes in modern literature » (34). Nancy-Lou Patterson la justifie en invoquant le style littéraire de la *romance* (14), éloignée du réalisme.
27. Par exemple : « L'homme frappé à mort tomba à la renverse ; sa main lâcha la coupe ; soudain, un flot épais jaillit de ses narines : c'était du sang humain ; d'un brusque coup, ses pieds culbutèrent la table, d'où les viandes rôties, le pain et tous les mets coulèrent sur le sol, mêlés à la poussière » (400). « C'est ainsi qu'en la salle, assaillis de partout, tombaient les prétendants, avec un bruit affreux de crânes fracassés, dans les ruisseaux du sang qui courait sur le sol » (410).
28. D'après saint Augustin, Nimrod était un chasseur « contre » l'Éternel, c'est-à-dire un destructeur d'animaux (17). D'autre part, Lewis était résolument opposé à la vivisection. Voir par exemple l'essai « Vivisection » (1947).
29. L'opposition Babel/Pentecôte avait déjà été relevée par saint Augustin (Jeffrey 67).
30. « Quand le jour de la Pentecôte arriva, ils se trouvaient réunis tous ensemble. Tout à coup il y eut un bruit qui venait du ciel comme le souffle d'un violent coup de vent : la maison où ils se tenaient en fut toute remplie ; alors leur apparurent comme des langues de feu qui se partageaient et il s'en posa sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis d'Esprit Saint et se mirent à parler d'autres langues, comme l'Esprit leur donnait de s'exprimer. » (Actes 2, 1-4). Au verset 13 du même chapitre, les disciples sont soupçonnés par la foule d'être ivres.
31. « [...] some of Lewis's targets remain utterly familiar, including the growth of bureaucracy and the corruption of language » (Shippey 245). D'après David C. Downing, il était même visionnaire : « Indeed, Lewis's concerns about exploitation of the environment for short-term economic goals and about the needless suffering of animals used in scientific research anticipate widespread public awareness of these issues by almost a half-century » (146).

RÉSUMÉS

Dans le troisième volume de la *Ransom Trilogy*, publié en 1945, C.S. Lewis est inspiré par le motif de la tour de Babel. Le titre même, *That Hideous Strength*, renvoie à un poème de David Lindsay y faisant référence. Lewis reprend dans cette œuvre, qualifiée par lui de « conte de fées moderne pour adultes », le thème de la soif éperdue de pouvoir. Il choisit un nom, Belbury, dont la première syllabe évoque le lieu de dispersion biblique, et des personnages, qui, pendant toute la première partie du roman, tentent d'instaurer une dictature mondiale en se servant du langage comme d'une arme et en cherchant à s'élever au rang de l'esprit, notamment en se libérant des vicissitudes terrestres. Toutefois, selon un leitmotiv lewisien, le mal commis devient tôt ou tard subi. L'arme se retourne contre ses utilisateurs. L'intervention est surnaturelle, comme dans le texte biblique, mais les visiteurs cosmiques, porteurs de *némésis*, sont aussi source de bénédiction pour le petit noyau de fidèles réuni à Sainte-Anne. Babel et la Pentecôte se trouvent ainsi chronologiquement réunis dans la dystopie lewisienne.

In the third volume of *The Ransom Trilogy*, published in 1945, C.S. Lewis is inspired by the motif of the tower of Babel. The title itself, *That Hideous Strength*, is a quote from poet David Lindsay referring to it. In this work, subtitled “A Modern Fairy-Tale for Grown-Ups”, Lewis tackles the theme of endless lust for power. He chooses a name, Belbury, whose first syllable refers to the biblical place of dispersal, and characters who, in the first part of the novel, endeavour to establish a world dictatorship by using language as a weapon and by trying to rise to the level of spirit, notably by freeing themselves from earthly vicissitudes. However, following a Lewisian leitmotiv, sooner or later, evil committed becomes suffered evil. The weapon turns against its users. The intervention is supernatural, as in the biblical text, but the cosmic visitors who come to bring nemesis are also a source of blessing to the faithful remnant gathered at St. Anne. Thus Babel and Pentecost find themselves chronologically united in the Lewisian dystopia.

INDEX

Keywords : Babel, fantasy, biblical intertextuality, language, evil, dystopia, mythology, Arthurian legend

Mots-clés : Babel, fantasy, intertextualité biblique, langage, mal, dystopie, mythologie, légende arthurienne

oeuvre citée *That Hideous Strength*

AUTEURS

ANNE-FRÉDÉRIQUE MOCHEL-CABALLERO

Anne-Frédérique Mochel-Caballero est maître de conférences à l'université de Picardie Jules Verne et membre du laboratoire CORPUS. Ses thèmes de recherche sont l'histoire des idées, la littérature anglophone (en particulier littérature de jeunesse, *fantasy*) des XX^e et XXI^e siècles, l'intertextualité biblique et les questions de genre.